

Joseph Rustom :

« La Bibliothèque orientale préserve la mémoire du Liban »

Anniversaire ✨ La Bibliothèque orientale de Beyrouth fête ses cent cinquante ans. Son directeur, Joseph Rustom, raconte le destin national d'une institution née dans la Compagnie de Jésus.

Codex: Pouvez-vous nous donner un aperçu de l'histoire de la BO ?

Joseph Rustom : Tout commence en 1831 par une collection rassemblée par des jésuites français au collège-séminaire de Ghazir, un village de la montagne libanaise. Néanmoins, la date retenue pour la création de la bibliothèque en tant qu'institution est 1875, lorsque les jésuites déménagent à Beyrouth et fondent l'université Saint-Joseph.

Cette fondation accompagne un grand moment d'urbanisation à Beyrouth. C'est l'époque où le port devient très florissant, où les réformes ottomanes (*Tanzimat*) permettent de donner de nombreux privilèges aux communautés non musulmanes, et où se développe le mouvement de la *Nahda*, sorte de renaissance de la culture arabe. La bibliothèque a été au cœur de ces changements et au centre de ce nouveau quartier des savoirs. Les jésuites ont joué un rôle essentiel dans la *Nahda*, avec, notamment, Louis Cheikhosjan, considéré comme le fondateur de cette bibliothèque et surnommé « le sultan de la langue arabe ». Louis Cheikhosjan est à l'origine de nos collections de manuscrits, qu'il a rassemblés au cours de ses voyages. Il s'intéressait en particulier aux auteurs chrétiens, à l'arabe pré-islamique. On lui doit aussi la revue *Al Mashrek*, dans laquelle il écrivait. Il servait de pont entre l'Occident et l'Orient en fournissant des traductions d'auteurs occidentaux et en étant l'interlocuteur privilégié des orientalistes. Grâce à lui, la BO a traversé la Première Guerre mondiale. Elle a

Joseph Rustom est architecte. Il est aussi titulaire d'un DESS en préservation des sites et monuments archéologiques et docteur en urbanisme. © Nathalie Duplan et Valérie Raulin

été la seule institution que les autorités ottomanes n'aient pas saisie en raison du grand respect qu'elles avaient pour lui, vu son rôle majeur dans la préservation de la langue et de la culture arabes. Cette bibliothèque n'est donc pas une simple entité jésuite privée, elle a une dimension nationale : d'un outil de travail pour la Compagnie, elle est devenue une bibliothèque universitaire, ouverte sur le pays, accueillant les collections de livres et les cours donnés par les jésuites de l'époque.

La diffusion des savoirs était au cœur des préoccupations et explique la présence d'un amphithéâtre qui permettait d'enseigner et aussi de rassembler la classe intellectuelle qui venait écouter les conférences des religieux. La Faculté des Lettres orientales, puis l'Institut des Lettres orientales, sont des institutions sœurs de la BO : il y avait une communauté de destins entre ces institutions. À son ouverture, la bibliothèque comptait quelques milliers d'ouvrages qui servaient à l'éducation des novices. Dès le départ, il y a eu un double intérêt : la théologie et l'archéologie. Notre plus ancienne photo date de 1865 et démontre l'attrait des jésuites pour l'archéologie et pour l'utilisation de la photographie comme outil de travail pour l'archéologue.

Codex: Aujourd'hui, combien de manuscrits abrite la BO ?

J. R. : Le chiffre est en constante augmentation : nous sommes autour de trois mille sept cents manuscrits très variés, ●●●





La Bibliothèque orientale recevant ses usagers, Liban, plaque de verre 13x18 cm, vers 1900, Fonds Imprimerie catholique.
© Bibliothèque orientale – USJ

●●● mais essentiellement centrés sur les auteurs arabes chrétiens. Nous avons aussi des manuscrits en syriaque, en éthiopien, en arménien, en hébreu. La stratégie d'acquisition a suivi les intérêts scientifiques des jésuites, d'où cette diversité. La BO compte également autour de deux cent cinquante mille ouvrages, la photothèque possède trois cent quatre-vingt mille photos comprenant des collections en tirages papier et des collections numériques, avec notamment les célèbres fonds d'Antoine Poidebard, pionnier dans l'usage de la photographie en archéologie (lire page 114), ou encore celui de René Mouterde. Nous possédons encore deux mille quatre cent quarante cartes géographiques qui témoignent des changements de frontières dans la région depuis le XIX^e siècle. Depuis deux ans, il y a un intérêt très particulier pour le théâtre libanais avec les collections Mounir Abou Debs et Jalal Khoury. L'IESAV (Institut d'études scéniques audiovisuelles et cinématographiques) a commencé des publications sur ces fonds. Car la conservation et la valorisation des fonds vont de pair. Pour travailler autour des fonds, nous sommes quatre catégories de personnes : les conservateurs, les archivistes, les chercheurs, et la commu-

nauté qui s'intéresse à cela, en premier lieu les ayants droit. Nous sommes toujours très proches des familles qui nous confient leurs archives. L'approche scientifique du conservateur, du chercheur, de l'archiviste est importante. Mais la mémoire portée par la famille de ces personnes l'est tout autant. Il y a des témoignages vivants et un *momentum*. La famille vient avec les archives, les enfants sont déjà assez âgés et nous confient : « Telle personne a connu mon père. » Nous essayons de récupérer cela.

Codex: Qu'en est-il de la numérisation ?

J. R. : Elle est en cours. Il y a la numérisation continue des collections et celle liée au projet « Bibliothèques d'Orient », initié en 2016 par la Bibliothèque nationale de France, et dont le but est de numériser des collections de bibliothèques choisies dans le pourtour Est de la Méditerranée jusqu'en Iraq, de les mettre à disposition sur le site, de les thématiquer, les présenter, les valoriser et d'intéresser les jeunes chercheurs à ces collections. Nous venons de numériser entièrement la revue *Al Manar* et de l'envoyer à la BNF pour qu'elle soit disponible sur Gallica.

Nous accordons un intérêt particulier à la photo et à la presse écrite arabe, sur-



La façade du nouveau bâtiment de la Bibliothèque orientale, Beyrouth, Liban, tirage papier 18x18 cm, 1937, fonds université Saint-Joseph.
© Bibliothèque orientale – USJ

tout que le support est très fragile et intéresse beaucoup les chercheurs. Elle permet d'écouter la voix du peuple : le quotidien de la ville de Beyrouth est retracé dans ces collections. La tendance actuelle de la recherche est de moins se focaliser sur les livres, et plus sur la photo, les manuscrits et les périodiques. Les collections de la BO en matière de presse sont uniques. Par ailleurs, le premier chantier que j'ai lancé en arrivant est le fonds Mouterde entièrement numérisé. Un projet de recherche existe avec l'université Lyon II autour de ce corpus d'inscriptions grecques et latines qui est un patrimoine partagé entre Lyon et Beyrouth, le complément de notre fonds étant à Lyon.

Codex: Qu'en est-il du programme culturel lancé il y a deux ans pour faire découvrir les collections?

J. R. : Nous insistons sur la diffusion à travers les expositions ou les concours de photos auprès des jeunes. Intéresser, c'est dire que ce qui est ancien n'est pas ce qui est exotique et distant de nous. Nous pouvons nous connecter, discuter de notre propre expérience avec le livre en faisant le lien avec des photos disponibles dans nos collections.

Il s'agit de sortir nos collections de l'idée du trésor inaccessible ou du fait extraordinaire. Tout ce qui intéresse les jeunes aujourd'hui (études post-coloniales, rôle de

la femme, environnement) a déjà été traité par des penseurs et des jésuites de l'époque. Il est à noter que les jésuites ont photographié des personnes dans des régions et, dans le même temps, ils aidaient ces personnes : ils n'étaient pas à l'affût de l'exotique, ils s'intéressaient à ces personnes car ils partageaient leur vie.

Je n'aime pas que la bibliothèque soit un endroit fermé. Je ne joue pas sur l'idée du lieu insolite. D'ailleurs, nous allons lancer un diplôme universitaire en collaboration avec le département d'histoire-relations internationales de l'USJ, au sein de la Faculté des Langues et des Sciences Humaines : ●●●



Bénédiction de la première pierre par le délégué apostolique Mgr Leprêtre, entouré des PP. J. Mattern (à l'extrême gauche) et C. Chanteur (à l'extrême droite), tirage papier 15x15 cm, 1937, fonds université Saint-Joseph.
© Bibliothèque orientale – USJ
La salle de lecture, avec une œuvre de calligraphie à la gloire du Créateur, Liban, tirage papier, 15x15 cm, 1937, fonds université Saint-Joseph.
© Bibliothèque orientale – USJ



NOUS AVONS DES MANUSCRITS EN SYRIAQUE, EN ÉTHIOPIEN, EN ARMÉNIEN, EN HÉBREU. LA STRATÉGIE D'ACQUISITION A SUIVI LES INTÉRÊTS SCIENTIFIQUES DES JÉSUITES.



●●● un diplôme universitaire en gestion de collections patrimoniales en bibliothèque pour instiguer une réflexion autour de cela au niveau national.

Nous sommes en effet une bibliothèque patrimoniale. Notre rôle est donc la préservation du patrimoine matériel. La numérisation est importante mais les véritables trésors de la bibliothèque, selon les propres termes de Cartier-Bresson, qui travaille avec nous et qui a longtemps dirigé le département de conservation de la photo à l'INP,

« ce sont les collections matérielles et non pas ce qui est numérisé ». La démocratisation de l'accès aux collections est possible grâce à la numérisation. Néanmoins, il faut intéresser la personne pour qu'elle comprenne la valeur des collections, et choisisse d'y accéder.

Codex: Quels sont les défis de la BO aujourd'hui ?

J. R. : Continuer à préserver des collections dans des conditions économiques et sécuritaires très difficiles. Pour cela, le soutien des



Nouveau Testament, XVII^e siècle, manuscrit copié et illustré par Yūsuf Al-Musawwir.
© Bibliothèque orientale – USJ

institutions françaises comme les Archives nationales et l'Institut national du Patrimoine (INP) sont très précieux. Le soutien financier et moral de L'Œuvre d'Orient est essentiel. Le soutien de l'Alliance internationale pour la protection du patrimoine dans les zones en conflit (ALIPH) aussi. Ces partenaires sont fidèles. Avec L'Œuvre d'Orient, nous venons de restaurer deux manuscrits – une grammaire syriaque et un évangélaire du XVII^e siècle. Nous nous sommes adressés à Beit Gazo* parce qu'ils ont une expertise unique au Liban. Et l'INP

continue à organiser annuellement des chantiers écoles, des missions et des stages auprès de la photothèque. Charles Personnaz, son directeur, est très engagé, il croit en l'institution et en sa mission. Il pense que l'emplacement de la BO, ici à Beyrouth, avec tout ce qui se passe dans la région, est essentiel. Et que cette bibliothèque porte une mission spéciale.

Codex: Comment la définiriez-vous ?

J. R. : Elle consiste à préserver la mémoire du Liban, dont elle porte une grande partie en elle, conserver les collections, les développer et les promouvoir auprès des chercheurs. Nous avons un rôle national; nous devons donc aller à la rencontre du public avec ces collections et lui dire : « Voici votre histoire. » Notre mission est double : conserver la qualité de la recherche et diffuser. Et les cinq piliers de cette mission sont : conserver les collections, les développer, soutenir la recherche et la création artistique

autour des collections, diffuser au public le plus large, notamment par la numérisation, et réactiver le lieu.

Codex: La BO a été endommagée lors de l'explosion du port. Avez-vous subi des pertes ?

J. R. : Il n'y a eu aucune perte dans les collections et c'est un véritable miracle. Le bâtiment est solide, même s'il a fallu deux ans et demi pour le restaurer. Les chambres froides constituent un écrin de protection supplémentaire, ce qui a permis de protéger les collections. Évidemment, quand le système de ventilation mécanique et de contrôle de la température et de l'hygrométrie est tombé en panne, la conservation ne s'est pas faite dans des conditions optimales. C'est pour cela que nous avons postulé auprès d'ALIPH pour développer un plan d'urgence pour la bibliothèque au cas où une telle catastrophe se reproduirait.

Codex: Vous évoquez Beit Gazo. Vous n'avez pas d'atelier de restauration propre ?

J. R. : Non. La BO a besoin d'un atelier de petites réparations. En effet, il y a deux types de réparations : les réparations spectaculaires de manuscrits exceptionnels, qui nécessitent des savoir-faire élaborés ; et une conservation par petites interventions dans la masse pour faire en sorte que toutes les collections soient consultables par les lecteurs. Car l'idée n'est pas de posséder des trésors mais de pouvoir disposer des ouvrages. Nous avons donc le projet d'un atelier de conservation. Un défi, car nous manquons de formation pour les métiers de conservation du livre : le recrutement est donc difficile. D'autant que quand une compétence locale se développe, elle est recrutée par des bibliothèques internationales. Pour ce projet, nous comptons sur l'appui de l'INP car une véritable formation nécessite cinq ans. Nos équipes sont formées à dépoussiérer des photos et à les reconditionner, mais il est essentiel de pouvoir reconnaître les différents types de dégradation. Cela permet la conservation préventive, qui limite autant que possible la dégradation.

Codex: Quel objet a votre préférence ?

J. R. : Je citerais une version de la loi de construction ottomane traduite en arabe par Amine Abdelnour, qui était l'ingénieur de la municipalité. C'est un ouvrage de la fin du XIX^e siècle qui montre comment la ville a adopté la modernité. Abdelnour explique aux habitants de Beyrouth cette nouvelle loi et pourquoi il faut changer l'urbanisme, élargir les rues pour permettre une meilleure aération, une meilleure lumière, ce qui met des limites aux prérogatives des communautés et des autorités dans le quartier. C'est une première manifestation d'esprit civique affirmant que la ville appartient à tout le monde et que son espace public doit être partagé ; c'est aussi une vision occidentale de l'urbanisme à laquelle la ville s'est ouverte avec élégance et aisance.

Codex: Que vous inspirent ces cent cinquante années d'existence ?

J. R. : Cent cinquante ans, c'est remarquable. Mais il faut envisager la suite. Vieillir est un acte naturel sur lequel on n'a pas beaucoup de prise. Mûrir et se développer, que ce soit personnellement ou pour une institution, c'est autre chose. Laisser le temps passer est simple. Laisser le temps passer dans les universités est encore plus simple parce que les universités sont des institutions qui durent des siècles. Réaliser des projets, développer et construire l'avenir est une gageure. Être fier des cent cinquante ans est évident mais ce n'est pas ma posture : les défis du futur m'intéressent davantage. N'importe quel directeur à ce poste pourra dire : « Nous avons cent cinquante ans. » Ce que nous ferons dans les cinq prochaines années pour construire les cent cinquante ans à venir : voilà ce qui me passionne. ✨

* Beit Gazo, en syriaque « maison des trésors », est un centre de conservation et de restauration du patrimoine destiné aux Églises d'Orient.

PROPOS RECUEILLIS PAR
NATHALIE DUPLAN & VALÉRIE RAULIN

L'IDÉE N'EST PAS DE POSSÉDER DES TRÉSORS MAIS DE POUVOIR DISPOSER DES OUVRAGES. NOUS AVONS DONC LE PROJET D'UN ATELIER DE CONSERVATION.